

L'inconnu du Palais Elisabeta – Marc Capelle

L'inconnu du Palais Elisabeta

Feuilleton confiné

Marc Capelle

mars-avril 2020

Bucarest. Ce matin, comme chaque matin, il sort à huit heures tapantes. Une Dacia noire l'attend chaussée Kiseleff, devant le Palais Elisabeta. En cette année-là, cette ancienne résidence royale, construite en 1936 au cœur de ce quartier que l'on appelait alors le « petit Paris », et confisquée par le pouvoir communiste, n'a pas encore été restituée à l'ancien roi Mihai, contraint de quitter le trône en 1947. Depuis début 1990, le gouvernement de Petre Roman utilise ce petit palais pour héberger ses invités de marque. Aussi, il n'est pas mécontent de pouvoir séjourner à l'ombre de ces murs mystérieux et silencieux. En cuisine, dans les salons, dans le parc, le personnel mis à la disposition des hôtes étrangers, affiche des airs entendus. Il se sait épié, évalué, écouté. Mais surtout, il se sent valorisé, reconnu à sa juste importance. Pour la première fois il effectue une mission pour le ministère français des Affaires étrangères et il sait que cette immersion au cœur de l'agitation révolutionnaire roumaine, va marquer un tournant dans son existence jusque-là sans relief. Déjà, le terme « être en mission » lui plait. Il s'efforce de ne pas se prendre pour un type des services de renseignement, mais il se laisse quand même un peu griser par le parfum d'interdiction et de risque que suppose son travail.

Avant de s'engouffrer dans la voiture, il jette toujours un œil au petit carnet dont il ne se sépare jamais, même la nuit. Il connaît la liste par cœur, mais il la révise quand même chaque jour. Trente-quatre noms et presque autant d'adresses, la plupart à Bucarest. Il indique au chauffeur la direction à prendre. La Dacia, vague copie d'une Renault 12, démarre lentement. Il descend la vitre et allume un petit Sumatra. Sur un coup de tête, il avait acheté plusieurs boîtes de cigarillos à Roissy avant de s'embarquer pour Bucarest. Il s'était dit que c'était le moment parfait pour commencer à fumer. Le trafic n'est pas très dense. La plupart des voitures sont des Dacia, mais dans un état souvent délabré, contrairement à la sienne. Quelques Olcit aussi, sœurs jumelles des Citroën Axel. Des Ladas Niva et de gros Aro, à l'allure militaire. « Ce sont nos 4X4 » lui dit le chauffeur dans un français plutôt correct. Après avoir fait le tour de l'Arc de Triomphe, ils roulent vers le centre ville. Il sait qu'après avoir remonté toute la Calea Victorei, ils se dirigeront vers un quartier qu'il ne connaît pas encore. Un de ces quartiers éloignés, plantés de blocs de béton, aux chaussées défoncées, et parfois sans chaussée du tout. Là, au deuxième étage d'un de ces blocs, entrée B, appartement 24, il va frapper à la porte de Lucien Morel.